**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse
**Band:** 44 (1899)
**Heft:** 8

**Artikel:** La bataille d'Aix
**Autor:** Secretan, E.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-337633

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIVe Année. N° 8. Août 1899.

# LA BATAILLE D'AIX

(An 102 avant Jésus-Christ.)

## I

### L'invasion des Cimbres et des Teutons.

Entre les années 113 et 102 avant Jésus-Christ, l'invasion dévastatrice des Cimbres et des Teutons dans la Gaule et la Province romaine menaça un instant l'existence même de la république de Rome.

A quatre reprises, Rome avait envoyé ses armées contre les Barbares envahisseurs. Par quatre fois, elles avaient été battues. En l'an 113, le consul Carbo perdait la bataille de Noreia. En 109, Marcus Julius Silanus essuyait une défaite dans la vallée du Rhône. En 107, les légions de Cassius subissaient l'humiliation du passage sous le joug à Agen, sur la Garonne[1]. En 105 enfin, la sanglante victoire d'Arausio où fut détruite l'armée du consul Cneïus Manlius Maximus et du proconsul Quintus Servilius Cæpio ouvrit aux sauvages hordes du nord le passage des Alpes et les routes d'Italie. L'effroyable journée de Cannes avait été moins désastreuse. C'était à se demander si Rome reverrait la catastrophe de l'Allia et les cavaliers gaulois piétinant le Forum.

Ce grand péril surprenait la république en pleine crise intérieure, en pleine lutte de la plèbe contre l'ordre établi. Carthage réduite ou près de l'être, la Grèce subjuguée, les rois d'Asie vaincus, les Romains, dit Salluste, trouvèrent le loisir

[1] C'est la scène peinte par Gleyre, sous le nom de Bataille du Léman. On a cru longtemps, sur la foi d'une édition défectueuse de Tite Live, que cette affaire avait eu lieu sur les bords du Léman.

de se livrer à leurs dissensions intestines. D'un côté, le sénat; de l'autre, le peuple. Et, entre deux, les politiciens, en petit nombre, mais puissants par leur arrogance et leur audace, flattant les préjugés des uns et les appétits des autres, excitant toutes les passions et toutes les haines. L'austérité des mœurs antiques et les stoïques vertus des premiers temps de la république avaient disparu. Le luxe, l'amour de l'argent, la dépravation publique et privée étaient partout. Le titre de bon ou de mauvais citoyen n'était plus le prix de ce qu'on avait fait pour ou contre la patrie, car tous étaient également corrompus et n'ayant plus de patriotisme pour eux-mêmes, ne pouvaient souffrir que d'autres en eussent en leur lieu et place. Pourvu qu'on fût riche, on pouvait impunément faire le mal et passer pour un homme de bien.

La société romaine avait subi de profonds changements. La populace des villes avait augmenté en nombre et en influence, tandis que les campagnes s'étaient dépeuplées. Les grandes propriétés rurales s'étaient formées au préjudice de la classe des petits cultivateurs libres, remplacés sur les latifondes par les esclaves ramenés avec le butin de guerre. Dans les villes, les prolétaires et les affranchis, clients de l'Etat ou des patriciens riches, affluaient, faussant par leurs réclamations incessantes et leur abjection, la vie publique et l'équilibre des institutions. Tiberius et Caïus Gracchus avaient tenté de parer à ces désordres par une réforme des lois; ils avaient succombé devant la résistance du patriciat, mais il était resté des luttes sanglantes qu'ils avaient provoquées un profond et inquiétant malaise.

Cependant, il fallait agir sous peine de voir sombrer la République et avec elle la civilisation. Le sénat décréta que la journée d'Arausio serait inscrite au nombre des jours néfastes. En même temps, il ordonnait que le deuil pour les légionnaires trépassés fût raccourci. Ce n'était pas de pleurer sur le passé qui importait, mais d'envisager virilement le danger présent.

Les institutions militaires de Rome avaient déchu avec les autres. Jusqu'alors l'apanage des seuls citoyens, le service n'était plus considéré comme le premier des honneurs et le plus sacré des devoirs par ceux qui s'étaient arrogé le privilège de le fournir, tandis que, d'autre part, les alliés italiotes, toujours maintenus dans un état d'infériorité politique, se las-

saient de combattre pour la gloire de Rome à laquelle ils n'avaient aucune part. Plus nombreux que ceux de la ville, leurs contingents ne recevaient qu'une solde réduite et devaient subir des châtiments corporels avilissants dont le citoyen romain était exempté. Dans les triomphes, leurs cohortes marchaient piteusement en queue des légions romaines. Et pourtant, plus que jamais Rome avait besoin de leur concours. Avec le nombre des hommes libres des campagnes, le nombre des légionnaires était allé diminuant.

Dans ce désarroi et devant le péril menaçant, l'opinion publique chercha un sauveur, un homme qui fût assez puissant pour faire taire les rivalités des partis et ramener la victoire. Les suffrages unanimes allèrent à Caïus Marius, l'ancien tribun du peuple, le vaillant lieutenant de Metellus dans la guerre contre Jugurtha, élu consul à trente ans quand la loi exigeait quarante-deux ans d'âge, alors le commandant en chef heureux des armées de Numidie. Marius était le seul homme capable d'arrêter les Barbares, de sauver Rome et l'Italie! Contrairement à la loi, il fut élu, sans intervalle, consul pour la seconde fois et chargé de la guerre des Gaules.

Marius était de basse extraction. Il était né au pays des Arginates, d'une famille de clients de Cecilius Metellus. Il avait vécu sa jeunesse loin de la ville, travaillant de ses mains. Il avait fait ses premières armes sous les ordres de Scipion l'Africain et s'était distingué par sa bravoure et son zèle infatigable. Devenu officier, attaché à l'état-major du général, il avait gardé toute la rusticité de vie d'un simple soldat, pansant lui-même son cheval et sa bête de somme. De l'armée, il était venu à la ville. Ambitieux, résolu, intrigant et sans scrupule, il avait gagné les faveurs de la plèbe par la familiarité de ses allures, son audace devant les puissants, la facilité de son commerce. Il fut tribun du peuple, puis prêteur. Il avait fait la guerre en Espagne et purgé cette province du brigandage. Il avait été le bras droit de Quintus Cecilius Metellus dans la guerre d'Afrique. Muni d'un congé, il était venu à Rome briguer le consulat et, élu, avait remplacé son chef dans le commandement de l'armée.

Marius était un rude soldat. Il était craint de ses camarades, mais quoique sévère dans la discipline, emporté et brusque, il avait conquis toute la confiance et tout l'amour de ses soldats. On le savait brave et on le savait juste. S'il était exigeant,

il ne l'était pour personne autant qu'envers lui-même. Il aimait d'ailleurs se mêler à ses hommes et à vivre de leur vie. « Le plus agréable spectacle pour le soldat romain, dit Plutarque, est de voir son capitaine manger le même pain que lui à la vue de tout le monde, coucher comme lui sur la paille, mettre comme lui la main à l'œuvre lorsqu'il s'agit de creuser une tranchée ou de fortifier le camp. Il n'estime et n'admire point tant les capitaines qui lui distribuent de l'argent ou des emplois que ceux qui partagent ses périls et ses travaux ; il aime beaucoup mieux ceux qui travaillent avec lui que ceux qui le laissent vivre dans le relâchement et la paresse. »

Le premier soin de Marius fut de reconstituer l'armée. Le recensement ordonné par le sénat avait constaté l'effrayant dépeuplement de l'Italie en hommes valides et libres. Interdiction fut faite à tous les hommes en état de porter les armes de quitter la péninsule ; interdiction à tous les navires à l'ancre dans les ports d'en embarquer sous aucun prétexte. Mais cela n'avait pas suffi pour combler les vides. Marius eut bientôt pris son parti. Jusqu'alors les citoyens des cinq premières classes avaient seuls été admis au privilège et à l'honneur de servir la république sous les armes. Marius fit entrer dans les légions les citoyens de la sixième, les prolétaires et les *capite censi*. Comme ces gens ne pouvaient pas payer les frais de leur équipement, le trésor public leur fournit leurs vêtements et leurs armes.

Ces nouveaux soldats, qui ne possédaient que leurs quatre membres, allaient introduire dans l'armée un esprit nouveau. La vie civile n'étant pour eux que misère, ils entrèrent dans les camps avec l'espoir d'y améliorer leur condition et la volonté de suivre aveuglément le général qui leur procurerait, avec la gloire, du butin.

Marius fit d'autres réformes encore. Les vélites, infanterie légère, avaient été fournis jusqu'alors par les levées les plus jeunes. Pour ne pas affaiblir les légions par ce recrutement, il remplaça les vélites romains par des archers de Crète, des frondeurs des îles Baléares, des fantassins auxiliaires du pays des Ligures, d'Espagne, d'Afrique, de Phrygie ou de Bithynie. La cavalerie légionnaire, recrutée jusqu'alors parmi les seuls chevaliers romains, et réduite presque à rien, fut fournie par des étrangers, des cavaliers d'Espagne, de la Gaule, de Thrace et de Numidie.

Les effectifs reconstitués, Marius s'appliqua aux réformes tactiques. A l'ordre manipulaire trop menu, il substitua l'ordre en cohortes. La cohorte sera dorénavant l'unité de combat. Elle sera formée de trois manipules, un de chacun des trois classes d'âge des soldats de rang : les hastaires, les princes et les triaires. Elle comptera ainsi trois cents combattants : 120 hastaires, 120 princes et 60 triaires, formés sur trente hommes de front et dix rangs de profondeur, soit quatre rangs de hastaires, quatre de princes et deux de triaires. Tous sont équipés de même façon et portent le même armement : le casque rond

en fer, sans visière, retenu sous le menton par une courroie en cuir ; un corselet de cuir, renforcé sur la poitrine et les épaules de bandes de métal ; une jambière de métal, proté-

geant le mollet droit, du genou à la cheville, pour le combat à l'épée ; au bras gauche, un bouclier oblong, en bois, recouvert de drap ou de cuir. Un baudrier de cuir porte la courte et large épée pointue et à double tranchant, sorte de dague espagnole, qui pend, dans un fourreau de fer, sur la cuisse droite. Comme arme de jet, le légionnaire porte dans la main droite le *pilum,* lourd et puissant javelot, long de deux mètres, destiné à être lancé de près sur l'ennemi, avant qu'on ne l'aborde pour le choc [1].

Il y a dix cohortes dans la légion. Marius les dispose en échiquier, sur deux ou sur trois lignes. Dans la formation de combat de la légion, les cohortes sont séparées par des intervalles égaux à leur propre front et la distance entre les lignes est de la profondeur d'une cohorte. C'est un ordre tant plein que vide, très mobile, dans lequel chaque cohorte peut évoluer à son aise par des marches de front et de flanc. Les deux premières lignes, en approchant l'ennemi, peuvent s'enchâsser l'une dans l'autre à toute réquisition.

La cohorte est divisée en centuries, dont chacune a un fanion *(signum)*. Les quatre enseignes légionnaires des régimes précédents sont remplacées par un symbole unique : l'aigle d'or.

## II

## Au camp de Marius.

L'an 104 avant Jésus-Christ, Marius quittait Rome à la tête d'une armée nombreuse, entouré d'un corps d'officiers recruté avec soin. Il entre dans la Province gauloise et constate que l'ennemi avait disparu. Cimbres et Teutons se sont répandus dans la Province, ravageant le pays, puis, poussés par leur humeur vagabonde et le désir de voir des contrées nouvelles, ils ont passé les Pyrénées, guerroyant contre les Celtibères d'Espagne.

Marius ne devait revoir les Barbares que deux ans plus tard.

[1] Polybe décrit comme suit le *pilum :* Un épieu carré, en bois, long de $1^{m}35$ et de $0^{m}75$ de côté. Dans ce fût est logé une tige de fer, carrée aussi, chevillée dans le bois par deux tenons en fer et dépassant le fût par une pointe acérée, longue de $0^{m}65$, et dont l'extrémité seulement est durcie au feu. Quand le pilum avait pénétré par la pointe dans le bouclier ou dans le corps de l'ennemi, la tige non trempée se courbait sous le poids de la hampe et était alors souvent fort difficile à enlever.

Général prévoyant et actif, il mit ce temps à profit pour discipliner et aguerrir ses hommes et reprendre les Gallo-Romains de la Province dans la crainte de la puissance de la métropole. Aux tribus qui ont fait cause commune avec l'ennemi et ont fait mine de secouer la domination romaine, il envoie des garnisons et des colonnes volantes. Il charge son lieutenant Sylla de rétablir l'autorité des légions dans le pays des Tectosages. Il tient ses troupes en haleine par de nombreux détachements qu'il envoie de ci de là, soit pour entraîner ses cohortes à la marche, soit pour montrer les légionnaires dans les régions où le prestige de leurs armes, ébranlé par les défaites successives que leur ont fait subir les Barbares, demande à être raffermi. Les soldats qui ne sont pas employés aux expéditions travaillent à élever des retranchements, à creuser des canaux ou à construire des routes.

Marius a établi son camp au nord d'Arles, au confluent de l'Isère et du Rhône, couvert par le fleuve et appuyé aux Alpines. Il l'a solidement fortifié. Pour assurer ses approvisionnements qui lui viennent par la mer, il fait creuser par ses soldats un canal navigable qui débouche à la mer au village de Foz, dont le nom rappelle encore les *Fossæ marianæ*. Au début, les légionnaires, déshabitués de l'obéissance et du travail, n'acceptent que de mauvaise grâce les durs labeurs que leur imposaient les ordres sévères et l'infatigable activité du général. Ils raillent leurs camarades, qui peinent sous le transport des terres et des matériaux, du sobriquet de « mulets de Marius ». Le général tient ferme. Le salut de Rome veut qu'il extirpe des armées les traditions de fainéantise et d'indiscipline qui ont coûté à la république tant de batailles perdues. Il sait par expérience que, rompu à la fatigue et obéissant à l'ordre, le soldat romain est invincible. Il veut lui rendre la confiance en lui-même et en ses chefs. Au surplus, il prêche d'exemple. Aucun soldat dans ses légions n'est plus que le général souple et rapide à l'escrime, habile à lancer le pilum, infatigable fantassin et écuyer intrépide.

Marius tient en honneur dans son camp le culte des dieux et des drapeaux. Connaissant l'action du divin sur l'imagination des hommes, superstitieux lui-même, il ne néglige rien pour affermir l'armée dans la croyance que le chef est en relations directes et constantes avec les dieux. Il promène dans le camp, nous dit Plutarque, une femme de Syrie, Martha,

qu'il a emmenée avec lui de Rome et qu'il donne à son entourage pour une prophétesse. Des valets d'armée portent Martha dans une litière : elle est enveloppée d'un grand manteau de pourpre, retenu à la gorge par des agrafes d'or ; elle tient à la main un javelot orné de rubans et de bandelettes. Deux vautours apprivoisés, portant au cou des colliers d'airain, volètent autour de la tente du général et, comme attachés à sa fortune, annoncent la victoire.

Arrêtés par les Celtibères dans leur incursion en Espagne, les Cimbres repassent les Pyrénées, remontent au nord en suivant les rives de l'Atlantique jusqu'à l'embouchure de la Seine, se heurtent à la résistance de la confédération des Belges, se rabattent au sud, et près de Rouen, au territoire des Vellocasses, rallient les Teutons. Alors surgit dans leur esprit le projet d'une expédition au delà des Alpes. La vision du Midi rayonnant de soleil les attire comme un mirage.

Les Helvétiens se sont joints à eux : Tigurins, Toygènes et Ambrons ne demandent qu'à s'associer à la grande campagne qui leur livrera des terres nouvelles, fertiles, riches, découlant de lait, de vin et de miel [1].

On délibère. Six mille hommes resteront en arrière pour veiller sur le butin conquis, dont on ne veut pas alourdir la marche de la colonne, et comme il s'agit de passer les Alpes et qu'en montagne le ravitaillement d'une si grande masse sera difficile, on décide de former deux armées : les Teutons, les Ambrons et les Toygènes descendront par la province romaine et gagneront la Cisalpine par les Alpes pennines ; les Cimbres et les Tigurins de Divicon passeront le Jura et traverseront l'Helvétie pour franchir les Alpes plus à l'orient. On se joindra sur les bords du Pô.

C'était l'année 102 avant Jésus-Christ.

Marius ne tarde pas à être renseigné sur la réapparition des Barbares et leur intention de gagner au midi la route d'Italie.

[1] Les Helvétiens ont participé d'une façon intermittente aux expéditions des Cimbres et des Teutons. Déjà, en 109, ils ont fait la connaissance des Barbares du nord lorsque ceux-ci ont pénétré dans la Gaule par le pays des Allobroges (Genève) et la vallée du Rhône. Mais il ne semble pas que dès le début ils se soient associés à leurs expéditions. Cependant, en 107 avant Jésus-Christ, nous trouvons Divicon et les Tigurins au pays des Nitiobriges, sur la Garonne, prenant une part active à la bataille d'Agen (dont l'interprétation d'un texte défectueux de Tite-Live a fait la bataille du Léman) et deux ans après nous les trouvons, combattant avec leurs alliés, les légions de Manlius et de Cépion à Orange. Il ne semble pas qu'ils aient pris part à l'expédition d'Espagne.

Il est prêt à les recevoir. Il rétrograde vers la mer et installe son camp à Arles, de façon à couvrir les deux routes qui se croisent en ce point et conduisent dans la péninsule l'une par les Alpes maritimes, l'autre par le littoral de la Ligurie. Là, il attendra le moment propice pour livrer bataille.

L'armée des Teutons et de leurs alliés d'Helvétie ne tarda pas à surgir. Ils couvraient une grande étendue de pays. Plutarque affirme qu'ils étaient trois cent mille, qu'ils traînaient avec eux dans leurs chariots, attelés de bœufs, un nombre égal de femmes et d'enfants, qu'ils étaient hideux à voir, qu'ils poussaient des cris semblables à ceux des animaux et jetaient la terreur dans l'âme des plus braves.

Quand les Barbares voient, au penchant des collines, se dresser devant eux les hautes palissades derrière lesquelles le consul a abrité ses soldats, ils s'arrêtent et installent leur camp en face des retranchements romains. Ils les connaissent ; ils en ont escaladé et renversé d'autres ; ceux ci ne les arrêteront pas davantage que les légions de Scaurus, de Cépion ou de Carbo. Bien résolus à marcher de l'avant et à passer sur le ventre à l'ennemi s'il s'aventure à leur barrer la route, ils prennent pour de la faiblesse et de la peur l'expectative du consul. Il faut l'exciter à la bataille.

Les soldats teutons s'avancent sous les retranchements ennemis jusqu'à portée de la voix. Ils provoquent et injurient les légionnaires qui montent la garde sur la banquette. Un jour, un chef teuton s'avance jusqu'à la porte du camp. Il appelle le général en chef pour le combat singulier. Marius lui fait répondre que, s'il est las de vivre, il aille se faire pendre et que, s'il veut absolument se battre, il lui enverra un gladiateur.

Cependant, au camp romain, les légionnaires frémissent sous l'outrage. Hautement, les soldats se plaignent de ce qu'on les oblige à subir tant d'insolences. Leurs murmures montent jusqu'au général.

— Est ce donc qu'il nous tient pour des lâches que Marius nous empêche de combattre et nous retient dans le camp comme des femmes craintives ? Ne sommes-nous bons qu'à creuser des fossés, à sécher des marais ou à détourner des rivières ? Est-ce pour subir ces hontes qu'on nous a accablés de fatigues et Marius attend-il d'autres soldats pour le combat de la liberté ? Ou bien a-t-il peur d'être battu comme Cépion ? Mais l'armée de Cépion était bien moins nombreuse que la

nôtre ? Encore vaudrait-il mieux être battu en combattant que de rester là, spectateurs oisifs des dévastations que les terres de nos alliés souffrent de ces barbares ? »

Marius rassemble au prétoire, au centre du camp, devant sa tente, en face des autels et des drapeaux, les chefs des légions et des cohortes, les centurions qui commandent les manipules. Il a entendu les murmures des soldats, mais il ne veut pas que ce soient eux qui fassent la loi. Lui, le général, est seul responsable du salut de l'armée et de l'Etat. Il livrera la bataille à l'heure qui lui conviendra, c'est-à-dire quand, averti par l'oracle des dieux, il aura la certitude de remporter la victoire. Puis il donne l'ordre qu'on rassemble les troupes. Il veut leur parler et les ramener lui-même à l'obéissance. Les légions prennent les armes et de sa voix puissante le consul les rappelle au devoir :

— Tout soldat qui vocifère contre son général ou critique un ordre est un traître, leur dit-il. Il ne s'agit point ici pour moi de satisfaire mon ambition, de recueillir des trophées ou de gagner un triomphe, mais de dissiper pour jamais la nuée de barbares qui, comme un orage, menace Rome et l'Italie. Pour attaquer l'ennemi avec la certitude de l'exterminer, je veux attendre un jour propice. »

Marius donne ses ordres pour le service du camp. La porte prétorienne, qui débouche sur le front de bataille et les portes principales qui, à droite et à gauche, sortent sur les flancs de l'armée, seront cancelées avec des mottes de gazon. Seule la porte décumane qui, sur la face d'arrière, ouvre sur les boutiques des vivandiers et des marchands, restera ouverte. Les sentinelles veilleront la nuit sur le rempart et, à chaque porte, trois cohortes seront toujours prêtes à prendre les armes. A l'aube et pendant toute la journée, les troupes de piquet monteront sur la banquette, l'œil aux palissades qui couronnent le parapet, de manière à surveiller constamment le fossé et les approches et surtout pour que tous les hommes s'accoutument à regarder l'ennemi en face, à supporter sans défaillance la vue de leurs terribles figures, à entendre sans frayeur leurs cris sauvages, à voir sans terreur leurs armures étranges et leurs gestes formidables.

La journée se passe ainsi. Le soir venu, les officiers de service se réunissent devant la tente du général pour recevoir les ordres, puis le signal de la retraite commande le repos à tous.

Dans le camp des Barbares, on entend, perçant le silence de la nuit, les sons éclatants de la *tuba* sonner les veilles et le relevé des sentinelles.

Le soir, après la soupe, devant les tentes et, pendant les longues heures de la nuit, dans les cohortes qui veillent sur les portes au pied des remparts, on parle de l'ennemi qui menace. Les triaires, qui ont déjà fait campagne, et les réengagés, vétérans des guerres antérieures, racontent aux plus jeunes, aux hastaires et aux princes, ce qu'ils ont vu des barbares, de leur manière de combattre, de leurs mœurs, de leurs exploits merveilleux.

Ce sont de redoutables adversaires. Non pas qu'ils soient savants dans l'art de la guerre. Le premier choc de leur phalange serrée où, sur une seule ligne, se pressent les guerriers, coude à coude, entassés sur vingt et vingt-quatre rangs de profondeur, est d'une impétuosité et d'une violence terrifiantes. Toute cette race est prompte au combat, intrépide, folle de la guerre. Toute leur tactique est de marcher droit à l'ennemi, de l'aborder de front, rapidement, pour le terrasser et le piétiner. Mais pour qui sait résister à ce premier assaut ou le prévenir, le péril est aux trois quarts passé. Dans sa formation de combat sur trois lignes avec, dans chacune d'elles, les cohortes espacées par de larges intervalles, la légion est bien plus souple que la phalange, plus légère à manier, plus mobile. Elle peut évoluer, se plier au terrain ; la phalange ne le peut pas.

Que la légion enfonce la première ligne ennemie ou que celle-ci lui résiste et la repousse, l'ordonnance massive de la phalange est dans l'un et l'autre cas déformée. Elle perd la disposition qui fait sa principale force. En poursuivant l'ennemi qui cède ou en fuyant celui qui les charge, les soldats phalangites font des brèches dans le front de bataille dont la cohésion est la raison d'être et ouvrent ainsi aux réserves ennemies des voies d'attaque. Les cohortes de première ligne pénètrent alors de vive force dans la masse ennemie, tandis que les réserves la chargent sur les flancs et les derrières. En manœuvrant, la légion peut éviter le premier choc si redoutable de la phalange, tandis que celle-ci n'a aucun moyen de se dérober à l'élan de la légion.

Pourtant ces Barbares ont vaincu Cassius et Cépion et Scaurus? C'est que leur intrépidité et leur mépris de la mort

dépassent toute imagination. Le combat éloigné les irrite. Les coups de fronde et les traits que leur décochent les vélites et qui les atteignent sans qu'ils voient devant eux sur qui se venger les exaspèrent. Alors ils se précipitent en avant comme le sanglier des bois que la morsure du chien a rendu furieux. Pour mourir glorieusement, il faut à ces enragés le corps à corps, le combat à l'épée, qui fait de larges blessures, dont le sang vermeil et chaud ruisselle à flots. La pointe perfide du javelot pénètre dans les chairs sans déchirer la peau. Honteux, fou de colère comme s'il mourrait dans le déshonneur, le Gaulois blessé de loin se roule à terre dans les convulsions d'une rage impuissante et de son couteau élargit la plaie afin que, rouge de sang, son corps soit plus glorieux pour la mort qui l'attend.

Ils sont si violents et si prompts aux coups que rarement leurs festins finissent sans quelque querelle. Ils y ont toujours leurs armes, que tiennent des clients ou des esclaves debout derrière les convives. Alors, quand ils sont repus de viandes, de bière et d'hydromel, quand ils ont chanté les exploits des ancêtres et conté leurs hauts faits, quand les coupes circulent à la ronde et que hurlent les refrains des chants de guerre, l'humeur querelleuse monte dans les cerveaux avec les fumées de la cervoise et bientôt la frénésie du combat s'empare de tous. Les tenants, les porteurs de lances et de boucliers se provoquent, sur l'ordre des chefs, pour des duels, simulés d'abord, mais qui au moindre choc violent, à la première goutte de sang répandue, dégénèrent en luttes féroces. Souvent les chefs prennent parti pour leurs hommes et l'orgie devient un carnage. On raconte que parfois quelque guerrier, ivre de jactance et d'alcool, s'offre à mourir pour quelques mesures de vin ou une somme d'argent, qu'il distribue à ses amis, après quoi il s'étend sur son bouclier, tendant sa gorge au couteau.

Dans leurs razzias à travers la Gaule romaine, ces Barbares ont amassé des richesses considérables. Ils s'en servent pour plaquer d'argent et d'or leurs armes, leurs boucliers, leurs casques, les harnais de leurs chevaux, leurs chariots de guerre; pour s'habiller de riches vêtements, aux couleurs voyantes; pour se parer de colliers d'or, de boucles d'oreilles, de bracelets, d'anneaux, de bagues. Luer, le roi des Arvernes, jetait l'or par poignées à ses clients, quand il paraissait devant eux les

jours de grande fête. Et Bituit, son fils, que le consul Fabius a battu à Vindalium, allait à la bataille dans un chariot tout incrusté d'argent qu'entourait une meute de chiens énormes, importés à grands frais du pays des Belges, escorté d'un escadron superbe de jeunes cavaliers vêtus de pourpre et d'or, tandis qu'un barde, la rotte en mains, chantait la gloire du chef, les exploits de la nation et la toute puissance des dieux!

Certes, au dire des vieux soldats, Marius a de redoutables adversaires à combattre!

## III

## L'attaque du camp romain.

Cependant, au camp des Barbares, les chefs tiennent conseil.

Si les Romains subissent si patiemment les outrages et se terrent dans leur camp, c'est qu'ils se sentent trop faibles pour affronter le combat en rase campagne. Et l'armée est impatiente de reprendre sa route. Demain, on attaquera l'ennemi.

A l'aube, les sentinelles romaines signalent, du haut du parapet, des mouvements insolites sur le front de bandière du camp des Teutons. On voit de longues lignes de guerriers se former sur plusieurs rangs de profondeur. Aux extrémités du corps de bataille, ils sont jusqu'à vingt-quatre hommes, pressés les uns sur les autres. Puis, c'est une éclatante fanfare de cors et de trompettes et de cette masse d'hommes s'élève un cliquetis d'armes, suivi d'une immense clameur, une effroyable cacophonie de cris et de hurlements sauvages. Il semble que non seulement les cors et les trompettes, les hommes et les bêtes qui beuglent derrière l'armée, parqués au milieu du cercle des chariots, mais la terre elle-même et les forêts d'alentour se joignent à cette imprécation formidable. C'est le prélude du combat.

L'armée des Barbares s'ébranle et à mesure que leur phalange s'approche, on voit plus distinctement les hommes et les armes. Devant les rangs caracolent les chefs, montés sur des chevaux fougueux, caparaçonnés de peaux de bêtes, les harnais plaqués d'argent et de cuivre. La jambe du cavalier est collée au flanc de sa monture, sans étrier et sans éperon. De la pointe effilée de leur longue épée à double tranchant, les capitaines montrent à leurs hommes les retranchements ennemis qui couronnent la colline. On voit briller au soleil

du matin les baudriers de cuir, ornementés d'or et d'argent et les fourreaux des sabres, suspendus à des chaînettes de cuivre et gravés au burin de dessins étranges. Ce ne sont plus les glaives mal trempés d'Allia et de Telamon, qui se faussaient au premier coup porté. Les Barbares ont appris à travailler le fer : les épées romaines prises aux camps de Cassius et de Cépion leur ont servi de modèles et des armuriers, pris parmi les captifs des guerres passées, leur ont forgé des lames de bonne trempe. Ce sont des hommes superbes. Ils portent encore, comme leurs pères, au cou, au bras, au poignet, à la cheville du pied, les colliers, les anneaux et les bracelets d'or. Jadis ils combattaient nus. Maintenant ils ont pris aux peuples vaincus le goût des armures brillantes ; ils s'en couvrent comme d'un ornement et aussi comme d'une protection utile dans la lutte corps à corps, la seule qu'ils goûtent. Sur le casque de métal du guerrier romain, ils ont fixé des cornes d'élan, de cerf ou de buffle, ou encore un cimier étrange, figurant quelque oiseau rapace ou quelque tête de fauve, que surmonte un énorme panache de plumes multicolores. Ainsi, dans leurs cuirasses brillantes, quand, à la force du genou, ils se dressent sur leur monture, ces cavaliers aux longues moustaches prennent l'apparence de géants.

Derrière les chefs, dans cette muraille vivante qui s'avance à grands pas, les hommes du rang sont aussi de haute stature. Leur teint blanc, leurs yeux bleus, les poils blonds de leur barbe et leurs longs cheveux d'un rouge ardent, qu'ils portent flottant sur la nuque ou relevés au sommet de la tête, montrent des enfants du Nord. Ils portent de larges braies aux vives couleurs, une chemise à manches d'étoffe rayée et, par-dessus, une saie, rayée comme la chemise ou bariolée de fleurs, de disques, de losanges, de figures de toute sorte, couvrant le dos et les épaules et retenue sous le menton par une agrafe en métal. La plupart ont au bras gauche un long bouclier rectangulaire en bois, peint de couleurs crues ou orné de plaques de bronze bizarrement découpées. Ils ont le casque, semblable de forme au casque romain, non pas en fer battu, mais façonné d'un treillis de baguettes de noisetier fendues, revêtu de cuir durci, sur lequel sont fixés au pourtour six disques de bronze avec, au sommet, un septième disque plus grand, formant dôme et qui se termine par une pointe en fer. Un long espadon à deux tranchants, dans un fourreau de fer, pend le long de la cuisse droite à une chaîne

de fer qui passe sur l'épaule. De la main droite, ils brandissent une lance, forgée droite, en feuille de saule ou de laurier, à longue douille, ou aux ailerons dentelés à l'emporte-pièce, ou encore recourbée en croissant, pour que, non seulement elle perce, mais aussi entaille les chairs, lacère et déchire les plaies. Il y en a de tous les types. Devant le premier rang de la phalange, plus légèrement armés, sont de jeunes hommes portant de courts javelots, à la pointe acérée, ayant à l'extrémité inférieure de la hampe une tête de clou massive et lourde, lisse ou à facettes, pour faire contre-poids à la pointe en fer.

Dans le camp romain, l'alarme est bientôt donnée. Les *vigiles* ont signalé la marche offensive de l'ennemi, et les *speculatores* qui, pendant toute la nuit, ont rôdé en patrouilles autour du campement des Gaulois pour épier leurs moindres mouvements, rentrent au quartier annonçant que toute l'armée des Barbares est en marche. Le consul a reçu leurs rapports et aussitôt le camp est debout.

Les *buccinatores* donnent le signal de plier les tentes. A un second signal, les tentes et tout le matériel du campement est chargé sur les bêtes de somme. La colonne des bagages, que commande le questeur, prête à se mettre en marche, se masse à l'arrière du camp dans le *quæstorium*. A un troisième signal, toutes les troupes prennent les armes et occupent leurs postes de combat. La cavalerie, les chevaux sellés et bridés, se forme en colonne par escadrons devant la colonne des bagages et tout le milieu du camp est évacué. Les cohortes sont massées sur le pourtour, au pied du rempart. Les hommes ont le casque en tête, le grand bouclier au bras gauche, l'épée dans le fourreau, le lourd *pilum* à la main droite. Dans chacune des dix cohortes de la légion, les hastaires du premier manipule sont montés sur le parapet, cent à cent-vingt hommes environ. Le manipule des princes occupe les degrés en fascines qui, du terre-plein, conduisent sur le rempart. Tous ces hommes, le regard fixé en avant, n'attendent qu'un signal pour remplacer leurs camarades quand ceux-ci auront épuisé leur provision de javelots. Le manipule des triaires est en réserve au pied du parapet. Derrière la porte prétorienne et aux deux portes principales de droite et de gauche, que défendent des tambours et des traverses fortement palissadées, des cohortes entières sont massées en colonnes, prêtes à s'élancer hors du camp à l'ordre de la contre-attaque. Les drapeaux des cohortes et les aigles des légions, que portent les plus anciens

parmi les centurions, sont réunis au centre du camp, dans le prétoire, auprès du consul et de son état-major, sous la protection de la cohorte chargée du service intérieur du camp. Là stationnent aussi la cohorte prétorienne qui fournit au général en chef les services de l'état-major, la troupe nombreuse des *evocati*, les licteurs, les cavaliers d'ordonnance et d'escorte. La troupe des ouvriers est à proximité, *fabri ferrarii* et *fabri lignarii*, forgerons et sapeurs, sous le commandement du *præfectus fabrum*, chef du génie.

En attendant, l'ennemi a gagné du terrain. D'un pas rapide, la phalange immense approche. Les ordres des chefs, les cris des soldats, les chants des bardes qui, derrière la ligne de bataille, suivent les chariots de guerre; les aboiements des chiens se font plus distinctement entendre et déjà il semble que le sol tremble et vacille sous le trépignement de la masse énorme des guerriers. Encore quelques pas et ils vont aborder le rempart. Ils précipitent leur allure et soudain, comme une trombe, en poussant un hurlement sauvage, toute la ligne se jette en avant à la course.

Mais tout autour du camp romain court un large et profond fossé. Avant de le franchir, les jeunes Teutons et Helvètes, d'un bras vigoureux, lancent les javelots. Légers, ils se croisent dans l'air avec la volée des *pila* qui, d'un bout à l'autre du parapet, s'abattent sur le front ennemi, bientôt suivie d'une autre salve, d'une autre encore, d'une quatrième, d'une cinquième. Chaque soldat romain en a une demi-douzaine à lancer, préparés à l'avance sur la banquette, appuyés à la palissade.

L'averse des pila a fait faiblir l'élan des assaillants. Le fer des lances romaines se plante par la pointe dans les boucliers. La cheville de bois qui la fixe se brise et les hampes se jettent dans les jambes des hommes du premier rang. Par-dessus leurs têtes, les lances frappent dans les rangs d'arrière, jetant la colère et la confusion dans la phalange. Mais l'ardeur des Barbares est si grande et la poussée si irrésistible que les premiers rangs des Gaulois sont jetés dans le fossé. S'aidant des mains et des pieds, ils escaladent l'escarpe, s'accrochent aux palissades, les brisent ou les escaladent et, l'épée à la main, se jettent sur les défenseurs du rempart. Alors la mêlée commence. Les princes gravissent le parapet et renforcent les hastaires qui faiblissent. Le combat corps à corps est acharné,

féroce. Le Gaulois, de sa lourde épée, frappe sur les boucliers et les casques. Mais Marius a appris l'escrime à ses hommes; ils se servent à merveille de leurs fortes dagues. L'avantage restera au plus agile.

Sur tout le front du camp romain, les légionnaires résistent à l'assaut et, de l'autre côté du fossé, les barbares commencent à hésiter. On s'injurie, on s'outrage d'une ligne à l'autre. Les malédictions et les jurements se croisent et font une clameur horrible qui domine le cliquetis des armes, les hurlements des blessés et le bruit sourd des corps morts dégringolant du parapet dans le fossé.

Quand il voit flotter la ligne ennemie et l'élan de l'ennemi se briser, Marius ordonne aux cohortes en station près des portes *(cohortes in statione)* de prendre l'offensive. Par les trois issues, elles s'élancent, l'épée au poing et achèvent ce que la résistance de leurs camarades a commencé. L'attaque est repoussée. Les barbares tournent le dos et redescendent en courant la colline...

Trois jours de suite, ils revinrent à la charge. Trois fois, Marius, qui se tenait sur ses gardes, les repoussa. Alors, Teutons et Helvètes, que presse le désir de voir l'Italie, décident qu'ils passeront outre et, laissant Marius derrière ses retranchements, le gagneront de vitesse au passage des Alpes. Ils plient bagage et passent devant le camp romain. Plutarque affirme que, six jours durant, du haut des remparts, les Romains virent défiler leur armée. Ce fut alors, dit-il, qu'on reconnut le mieux leur nombre effroyable. Il faut admettre que leur marche était lente et leur bagage, chargé des femmes et des enfants, très lourd. Comme ils passaient fort près des Romains, ajoute-t-il, ils leur demandaient, par hâblerie, « s'ils ne voulaient rien mander à leurs femmes, car ils seraient bientôt auprès d'elles ».

Soit qu'il ne jugeât pas encore l'occasion propice, soit que la fière contenance de l'ennemi lui en imposât, soit qu'il ne se fiât pas encore à ses troupes pour combattre en rase campagne, Marius laissa dire et faire cette marche de flanc sans l'inquiéter, puis quand toute la longue colonne eut passé, il leva lui-même son camp et la suivit en queue, à petites journées, jusqu'à Aix en Provence, où l'armée ennemie allait s'arrêter et dresser son bivac.

*(A suivre.)* Colonel Ed. Secretan.